

Faculté de Médecine de Paris

Année 1932

N°

418

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Mary TRIVAS

(Née MOROSOV)

Née le 30 Mars 1895, à Kattine-Pokrovsky (Russie)

Externe des Hôpitaux

AUTO-OBSERVATION
D'UN
TABÉTIQUE DE QUALITÉ

Président de Thèse : M. le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

LES ÉDITIONS VÉGA
43, Rue Madame, 43
PARIS

1932

Faculté de Médecine de Paris

Année 1932

N°

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PAR

Mary TRIVAS

(Née MOROSOV)

Née le 30 Mars 1895, à Kattine-Pokrovsky (Russie)

Externe des Hôpitaux

AUTO-OBSERVATION
D'UN
TABÉTIQUE DE QUALITÉ

Président de Thèse : M. le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE

LES ÉDITIONS VÉGA
43, Rue Madame, 43
PARIS

1932



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LE DOYEN V. BALTHAZARD

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	GRÉGOIRE.
Physiologie	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	LENORMANT.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.

Clinique médicale	{	CARNOT. BEZANÇON. ACHARD. Marcel LABBÉ. LEREBoullet. NOBécourt.
Hygiène et clinique de la première enfance		
Clinique des maladies des enfants		
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale		H. CLAUDE. GOUGEROT. GUILLAIN. TEISSIER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques		
Clinique des maladies du système nerveux		DELbet. CUNéo. LEJARS. GOSSET. TERRIEN. LEGUEU.
Clinique chirurgicale	{	COUVELAIRE. BRINDEAU. JEANNIN. J.-L. FAURE. OMBRÉDANNE. RATHERY. LEMAITRE Pierre DUVAL. SERGENT. Léon BERNARD.
Clinique ophtalmologique		
Clinique urologique		
Clinique d'accouchements	{	MAUCLAIRE. MULON.
Clinique gynécologique		
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie		
Clinique thérapeutique médicale		
Clinique oto-rhino-laryngologique		
Clinique thérapeutique chirurgicale		
Clinique propédeutique		
Clinique de la Tuberculose		
Professeurs sans chaire	{	

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

M.	
Uanine ..	Neurologie et Psychiâ- trie.
RTIN.	Pathologie médicale.
RD Henri.	Pathologie médicale.
Q	Pathologie chirurgicale.
É	Pathologie médicale.
JET	Pharmacologie.
	Pathologie chirurgicale.
ALA	Pathologie médicale.
ROL	Pathologie médicale.
LEY-BERT.	Physiologie.
ALLIER ..	Pathologie médicale.
ON	Physique.
ELOT	Pathologie médicale.
LE	Obstétrique.
.....	Urologie.
NEL	Bactériologie.
LLIER ...	Pathologie chirurgicale.
AUDART D'ALLAINES ...	Pathologie chirurgicale
UD	Histologie.
IER	Pathologie médicale.
RD	Pharmacologie.
LACQUE ..	Anatomie.
ENIN	Anatomie pathologique.
NEL	Pathologie médicale.
ON	Hygiène.

MM.	
LABBÉ (Henri).	Chimie biologique.
LAROCHE (Guy).	Pathologie médicale.
LEVEUF	Pathologie chirurgicale.
LEVY-VALENSI..	Neuro-psychiâtrie.
LIAN	Pathologie médicale.
MONDOR	Pathologie chirurgicale.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET ..	Pathologie chirurgicale.
MOURE	Pathologie chirurgicale.
OBERLING	Anatomie pathologique.
OLIVIER	Anatomie.
PIÉDELIÈVRE ..	Médecine légale.
PÖRTES	Obstétrique.
QUÉNU	Pathologie chirurgicale.
RICHT	Physiologie.
SANNIÉ	Chimie biologique.
SÉZARY	Dermatologie et syphi- ligraphie.
VALLERY-RADOT (Pasteur) ...	Pathologie médicale.
VAUDESCAL ...	Obstétrique.
VELTER	Ophtalmologie.
VERNE	Histologie.
VIGNES	Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE pour le Service des Examens

MM.	
OT	Obstétrique.
UX	Obstétrique.
UX	Anatomie pathologique.

MM.	
NEVEU-LEMAIRE.	Parasitologie.
RETTERER	Histologie.
ZIMMERN	Physique.

IV. -- AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent

MM.		MM.	
ABRAMI	} Clinique médicale.	CHEVASSU	} Clinique chirurgicale.
CHIRAY		HEITZ-BOYER ...	
DEBRÉ		MATHIEU	
DUVOIR		MOCQUOT	
		PROUST	
		SCHWARTZ	(suite)
		LE LORIER	
BASSET	Clinique chirurgicale.	LÉVY-SOLAL ...	} Clinique obstétricale
		METZGER	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans chaire	}	Chargé du cours de chirurgie orthopé- dique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT, agrégé ...		Education physique.
LEDoux-LEBARD		Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ		Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE :

M. LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE,

Professeur d'Histoire de la Médecine

à la Faculté de Paris,

Médecin de l'Hôpital de la Pitié.

*qui m'a fait le très grand
honneur d'accepter la prési-
dence de cette thèse.*

*En témoignage de mon res-
pect et de ma grande recon-
naissance.*

A. M. LE PROFESSEUR V. BALTHAZARD

Doyen de la Faculté de Médecine de Paris,

en témoignage de mon profond respect.

A M. LE DOCTEUR G. MILIAN

Médecin de l'Hôpital Saint-Louis,

en remerciement pour la bienveillance qu'il n'a cessé de me témoigner, et que je ne saurais oublier.

A TOUS MES MAÎTRES

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

*« Et j'imaginai une conversation
de Jésus, avec les deux Larrons, sur
la Douleur. »*

ALPHONSE DAUDET : La Douleur.

AVANT-PROPOS

« ...J'ai senti sur ma figure et sur tout mon corps ce curieux creusement, ce travail au couteau opéré sur mon triste personnage. »

A. DAUDET : *La Doulou*.

Personne n'ignore aujourd'hui qu'Alphonse Daudet fut atteint de tabes et qu'il en mourut.

Pendant bien longtemps, cependant, on n'a guère eu comme renseignements sur ce sujet, que ceux — et encore si partiels — qui sont contenus dans ce qui fut publié du « Journal des Goncourt » (de 1861 à 1888).

Par la suite, quelques membres de la famille du célèbre romancier : son frère, sa femme, l'un de ses fils, ont ajouté bien des détails à ce que savaient déjà maints lettrés, curieux de ces précieux documents humains que leur révèle l'étude de la vie et de la mort des grands hommes.

Cependant — en dehors de quelques rares publications et communications médicales (Cabanès, Faissant, Regnault), réservées évidemment à un cercle très restreint de lecteurs et d'auditeurs — on peut dire que la maladie d'Alphonse Daudet ne fut réellement révélée au grand public qu'au cours des retentissants débats du procès Bajot-Léon Daudet, jugé à Paris en 1925 (Audience du 8 Novembre).

Enfin, trente-quatre ans après la mort du grand écrivain, survenue en 1897, ses héritiers réunirent en un volume les notes éparses dans quelques-uns de ses carnets intimes, fragments d'un véritable journal secret du cruel martyr que fut sa maladie, et dont il se proposait de faire une œuvre coordonnée, un roman...

Telle est l'origine de « La Doulou » (La Douleur), œuvre posthume d'Alphonse Daudet, dont la récente publication (1) livre définitivement à la notoriété et à l'opinion publique, l'auto-observation émouvante du célèbre écrivain.

Disons tout de suite, qu'il est infiniment regrettable que l'on n'ait publié que des « extraits » de « carnets inédits », et que l'on ait omis d'indiquer les dates, au moins approximatives, auxquelles ces notes furent écrites.

Mais tels qu'ils sont, ces lambeaux du journal de l'illustre malade sont précieux à plus d'un titre dans leur brièveté et leur concision.

Le public y découvre une étonnante force morale, une prodigieuse énergie, puissant ressort d'une âme exceptionnelle.

« Ses notes sur la marche de sa maladie, écrit dans la préface de « La Doulou » M. André Ebner, dernier secrétaire d'Alphonse Daudet, témoignent assez de quel étage, de quel palier inaccessible à d'autres qu'à lui, il plongeait sur son mal et considérait sa souffrance. »

Mais le médecin, lui, se doit de regarder plus loin,

(1) ALPHONSE DAUDET, *La Doulou*, Paris, Fasquelle, 1931.

et de voir dans ce journal de douleur quelque chose de plus que le stoïcisme de celui qui l'écrivit.

Le médecin considère et apprécie encore, et surtout, comment un écrivain de génie — c'est le troisième cas de tabes éprouvé et confessé par un homme de lettres, les deux premiers étant ceux d'Augustin Thierry et d'Henri Heine — comment un écrivain de génie exprime et traduit des souffrances qui, dans nos meilleurs traités de pathologie ne sont qu'une sèche et froide énumération.

Voici une note — conclusion d'un entretien du romancier malade avec le D^r Charcot, son médecin et ami — note si tragique dans sa résignation toute chrétienne que, même citée seule, elle suffirait à faire comprendre ce qu'est « La Doulou » :

« Il paraît que j'en ai pour la vie. Maintenant que je sais que c'est pour toujours — un toujours pas très long, mon Dieu ! — je m'installe et je prends de temps en temps ces notes avec la pointe d'un clou et un peu de mon sang sur la muraille du *carcere duro*. »

*
* *

C'est à ce douloureux journal que je consacre mon travail, encouragée et aidée par les savants conseils qu'a bien voulu me donner M. le Docteur Laignel-Lavastine, l'érudit Professeur d'Histoire de la Médecine à la Faculté de Paris.

Après avoir rappelé quelques faits biographiques étroitement en rapport avec le sujet qu'ils éclairent, je me suis attachée à établir, par l'étude attentive de « La Doulou » et des témoignages indispensables

des contemporains du célèbre romancier, quel fut le début, quelles furent la forme et l'évolution du tabes d'Alphonse Daudet ; comment il a souffert dans sa chair et dans son âme ; quels médecins le soignèrent et quels traitements lui furent appliqués ; comment enfin, après avoir gravi son long calvaire, il mourut.

L'INFECTION PREMIÈRE

« ...J'ai bien mérité ce qui m'arrive, mais, vraiment, il y avait chez moi un instinct irrésistible qui me poussait à abuser de mon corps. »

A. DAUDET, d'après le *Journal des Goncourt*.

Jetons tout d'abord un regard sur ce que fut l'existence de l'écrivain jusqu'au « jour où la Douleur entra dans sa vie. »

Nous verrons ainsi dans quelles circonstances « le petit Chose » put contracter la maladie qui plus tard lui fera payer — chèrement payer ! —, par presque un quart de siècle de tourments — et de quels tourments ! —, les imprudentes ardeurs de sa « jeunesse folle ».

« Alphonse Daudet, né le 13 mai 1840, à Nîmes, eut une enfance hâtive et troublée, qui se passa au milieu d'une maison sans argent, sous un père changeant tous les jours de métier, dans le brouillard de Lyon.

« Il vivait en gamin libre dont les parents n'avaient pas le temps de s'occuper ; aussi eut-il une jeunesse aimant les coups, les trimbalements dans les milieux canailles... Il faisait souvent l'école buissonnière, des parties de canot sur la Saône, avec des haltes au cabaret, que sais-je encore ? mille aventures propres à révéler son extraordinaire précocité... »

Extraordinaire, en effet, car il n'avait que douze

ans lorsqu'il fit sa première frasque amoureuse (Journal des Goncourt).

Douze ans... Plus jeune que Chérubin, plus pressé que Roméo, c'est à l'âge de la première communion qu'Alphonse Daudet s'aventura sur le sentier fleuri et périlleux de Vénus.

Comme les fruits du Midi, les adolescents murissent vite dans « ce pays enchanté tout éclaboussé de soleil, plein des bruits de cigales et des parfums d'une terre embaumée... au milieu de ces belles filles lumineuses, se laissant rouler sur les bottes de paille et embrasser sur la bouche... »

Lorsqu'à dix-sept ans il vint à Paris, Alphonse Daudet était « un joli garçon brun et pâle avec une fine barbe naissante et une chevelure fougueuse... qui jouait volontiers au casse-cou et se lançait à la nage dans tout ce qui était vie, lumière, bruit et joie... » (Mistral).

Ce n'est pas avec ces dispositions-là que l'on demeure chaste et vertueux dans ce capiteux Paris de 1860, lorsqu'on a vingt ans et que l'on est du Midi... lorsqu'on a une aussi jolie figure, un tempérament de feu, un appétit insatiable de plaisir, et surtout lorsqu'on dispose d'un peu d'argent et de beaucoup de naïveté...

« ...J'avais touché, conte le romancier, évoquant un souvenir de sa jeunesse, 1.500 francs... J'avais demandé qu'on me les payât en or... J'ai été souper à la Maison d'Or avec une fille, là, tout à fait une belle fille, une désintéressée comme moi... Ah ! quelle nuit ! »

La capitale lui donna d'ailleurs le goût de toutes les curiosités :

ALPHONSE DAUDET A L'ÂGE DE 22 ANS

(Photographie NADAR, Paris)

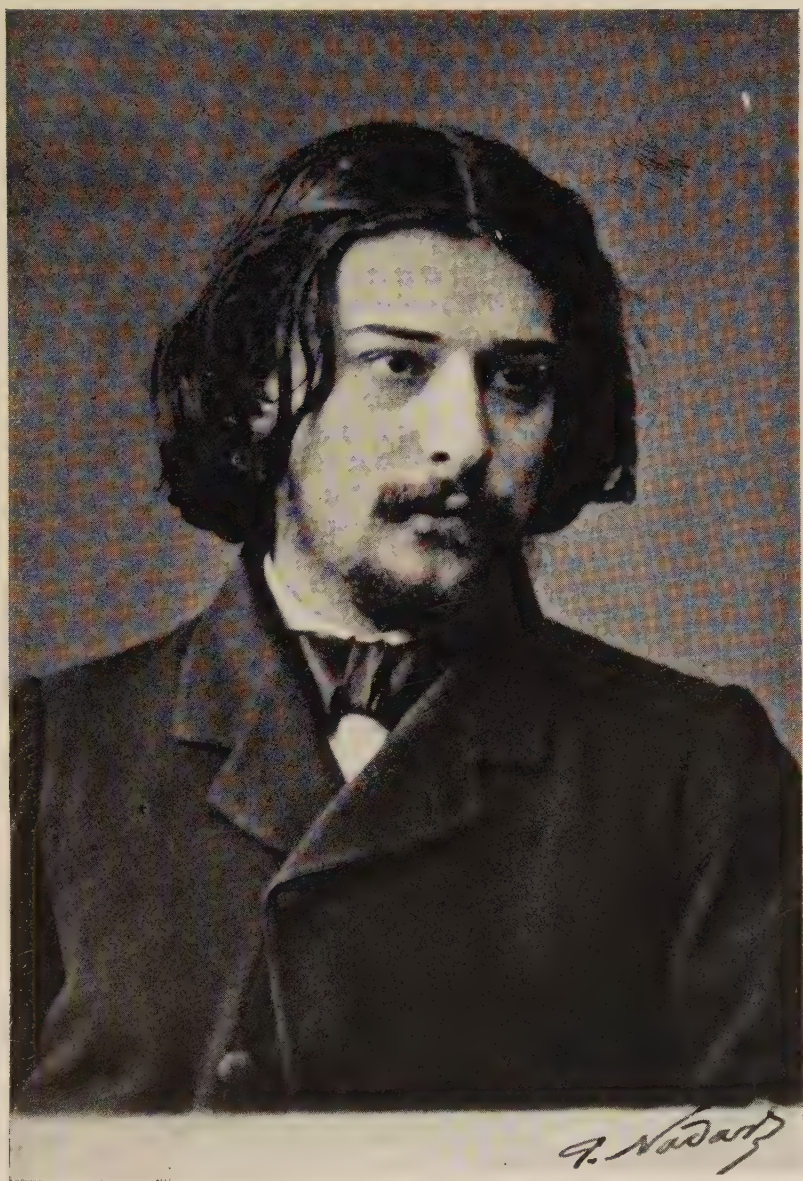


Fig. 1. — « ...Une tête merveilleusement charmante : la peau d'une pâleur chaude et couleur d'ambre, les sourcils droits et soyeux, l'œil enflammé, noyé, à la fois humide et brûlant..., la bouche voluptueuse, songeuse, pourpre de sang..., la barbe douce et enfantine..., l'abondante chevelure brune..., l'oreille petite et délicate, concourent à un ensemble fièrement viril, malgré la grâce féminine. »

(Théodore de BANVILLE).

« A Paris il descendit dans tous les antres de la bohème parmi les paresseux et les impuissants, vagabonds de l'art » (Ernest Daudet).

Plus tard, le succès venu, il a été l'hôte assidu de ce pittoresque milieu de littérateurs, d'artistes, de mécènes mêlés aux riches fêtards ; brillant milieu, auquel se joignait, nécessairement, tout un galant troupeau de femmes : demi-mondaines, théâtreuses, modèles, ouvrières frivoles, — toutes celles, en un mot, auxquelles les joyeux compagnons ne demandaient que d'être séduisantes et faciles.

Cette élégante et turbulente compagnie pratiquait avec entrain et conviction le plus franc, le plus insouciant, le plus imprévoyant communisme sexuel...

« De ses premières années de vie d'artiste, de sa fréquentation de certains ménages bohèmes, qu'il étudie pour les fuir, le romancier déploie « Sapho »... (A. Ebner.).

Le fait est qu'Alphonse Daudet a peint ce milieu artistique avec éclat, certes, mais sans aucune tendresse apparente et même avec une évidente rancune. Il est extrêmement intéressant d'y opposer « une allusion discrète que fait l'auteur, dans le prologue des « Femmes d'Artistes » à une exceptionnelle union particulièrement favorisée » :

« Le mariage a été pour moi un port aux eaux calmes et sûres, non pas celui où l'on s'accroche d'un anneau à la rive au risque de s'y rouiller éternellement, mais une de ces anses bleues où l'on répare les voiles et les mâts... » (1).

Hélas ! le romancier boira plus tard, lentement, inexorablement, à la coupe de la plus atroce dou-

(1) Alphonse Daudet se maria en 1867.

leur, comme il avait bu tout son saoul à celle de la joie et de l'amour, — et de celle-ci, comme de celle-là, il aura coupe pleine...

Toutefois, lorsqu'il deviendra victime du tabes, Alphonse Daudet ne fera aucune difficulté d'avouer le dérèglement de ses jeunes années. Le 11 Octobre 1886 Edmond de Goncourt recueillait ses confidences sur les excès de sa jeunesse, « confidences coupées de douleurs lancinantes, qui, de temps en temps interrompaient sa parole... »

Anatole France, de son côté, rapporte que peu de jours avant la mort, torturé par de longues années de souffrances, l'écrivain murmura :

« Je suis justement puni d'avoir trop aimé de vivre. »

Il semble donc que nous soyons suffisamment renseignés pour situer l'infection première : Alphonse Daudet l'aurait reçue de quelqu'une de ces jolies filles, soit de Lyon, soit de Paris, ou bien d'ailleurs, qui la sèment avec autant d'insouciance que leurs baisers...

Pourtant à entendre les familiers du romancier, l'origine du mal serait autre : une lectrice de l'impératrice Eugénie le lui communiqua lorsqu'il était secrétaire du duc de Morny (1).

Que la femme qui lui fut fatale ait été chambrière ou grande dame — qu'importe ! On ne le saura sans doute jamais. Mais ce qui est certain, c'est que le délicat et merveilleux écrivain qui a tant charmé et qui charmera encore tant de générations, est mort victime du tréponème pâle.

(1) Le duc de Morny mourut en 1865.

LA LOCALISATION MÉDULLAIRE

I. — *Commencements...*

« Premiers temps du mal qui me tâte partout, choisit son terrain. »

A. DAUDET : *La Doulou*.

A quelle époque, Alphonse Daudet, présenta-t-il les premiers signes du tabes, et comment débuta l'affection ?

C'est un point extrêmement important à élucider, et comme « La Doulou » ne comporte malheureusement aucune date, on ne doit pas négliger les témoignages afin de situer cette époque, au moins approximativement.

Notre attention est tout d'abord attirée par ce fait bien connu, que vers 1865 le romancier présenta non seulement, comme on l'a écrit, des hémoptysies mais encore des hématémèses abondantes, indolores, espacées et isolées : En 1879 il « vomit sans souffrances un gros caillot de sang » ; puis en 1880 il « rend encore un caillot, et trois fois des flots de sang remplissent son lit. » (Journal des Goncourt). « Brusquement, sans douleur, raconte l'écrivain lui-même, une hémoptysie violente m'éveillait, la bouche âcre et sanglante... »

Potain, consulté, hésitait, visiblement incertain, entre le diagnostic de tuberculose et celui de rhumatisme (1).

Cependant sur une des toutes premières pages de « La Doulou » nous lisons : « Hyperesthésie de la peau, diminution du sommeil, puis crachements de sang. »

Ce ne sont pas là, précisément, des signes de la tuberculose pulmonaire, et il est d'ailleurs peu probable qu'Alphonse Daudet en fut réellement atteint, car dès 1880 toutes ces hémorragies cèdent la place aux douleurs fulgurantes et, jusqu'à la mort de l'écrivain, on n'entendra plus parler de cette prétendue bacillose.

Or « on a vu des hémoptysies accompagner les douleurs en ceinture ou annoncer leur disparition » (Collet, Précis de Pathologie Interne, T. I, Tabes).

Dans le cas d'Alphonse Daudet c'est le contraire qui se produisit, les hémorragies ayant plutôt précédé l'apparition des phénomènes douloureux francs, dont la première mention objective est faite en 1881 par la femme du romancier qui écrivait à Edmond de Goncourt : « Alphonse souffre par moments de vives douleurs, qui s'apaisent ensuite. De l'appétit, mais pas de sommeil... »

Pour elle, son mari est « le martyr du rhumatisme ».

En 1870 le romancier se fracture une jambe. Cette fracture, indolente et bénigne au point de permettre le service militaire actif, fait penser aux « fractures spontanées » si particulières aux tabétiques :

« En dépit de sa myopie, et d'un accident deux fois importun, une jambe cassée, Daudet s'engage, ne cède son tour de garde aux remparts à personne », écrit M. Ebner.

Il prétend d'ailleurs qu'Alphonse Daudet ne ressentit les premières atteintes du tabes qu'en 1884, mais en secrétaire fervent et discret, il ne nous apprend point de quels troubles se plaignait à cette époque son illustre patron.

On voit que les témoignages ne s'accordent pas quant à l'année précise où se manifestèrent les premiers symptômes de l'affection médullaire du romancier ; tout ce qu'on peut affirmer, c'est que son début fut très antérieur à 1881. La chronologie des accidents présentés par le malade est là pour l'attester.

Nous ne croyons vraiment pas nous tromper beaucoup en pensant que c'est aux environs de la trentième année, vers 1870, que débuta le tabes d'Alphonse Daudet.

Plusieurs années durant, l'affection put rester latente, puis en imposer pour une tuberculose pulmonaire d'abord, pour un rhumatisme ensuite, et ne se démasquer franchement que vers 1880.

Cette opinion se trouve confirmée par la note relevée tout au commencement du journal : « Prodromes très anciens. »

Si nous restons dans l'incertitude quant à l'année exacte où débuta la maladie, nous sommes par contre amplement renseignés sur ses manifestations initiales qui furent tout d'abord assez vagues : « Cela commença, écrit le romancier, en travaillant, par des sommes d'une minute, des assoupissements d'oiseau, un tremblement d'écriture, une langue interrompant la page, troublante, invincible... »

Lentement, les symptômes se précisèrent.

Les premières pages de « La Doulou » abondent en notes qui nous fixent définitivement à ce sujet :

Relevons tout d'abord cette note brève sur « le souvenir d'une première visite au D^r Guyon, rue de la Ville-l'Evêque : « Il me sonde ; contraction de la vessie ; prostate un peu nerveuse, rien en somme. »

« Et ce *rien*, ajoute l'écrivain, c'était *tout* qui commençait : l'Invasion. »

Le malheureux romancier ne croyait pas si bien dire ! Car il s'agissait précisément là des *troubles urinaires* classiques du tabes au début. Le D^r Guyon avait bel et bien devant lui un de ses « faux urinaires ».

Mais ce sont les *troubles sensitifs* — et avant tout *la douleur* — qui semblent bien être les premiers en date, et qui domineront implacablement, du début à la fin, toute l'évolution de l'affection.

Bien que le premier témoignage émanant de l'entourage de l'écrivain situe l'apparition des phénomènes douloureux en 1881, on peut supposer d'après « La Doulou », qu'ils étaient bien plus anciens et que c'est seulement en 1881 qu'Alphonse Daudet avoua ses souffrances à sa famille.

Les pages initiales du journal nous renseignent encore parfaitement sur ce que furent exactement ces désordres de la sensibilité :

« Douleurs singulières : grands sillons de flamme découpant et illuminant ma carcasse... »

Ce sont bien là les caractères principaux des douleurs fulgurantes du tabes.

D'autres modifications de la sensibilité se manifestèrent à la même époque :

« Et aussi dès ce temps-là, fourmillements des pieds, brûlure, sensibilité... Hyperesthésie de la peau. »

« Brûlure des yeux... Douleur horrible des réverbérations. »

Des *troubles sensoriels* ne manquent pas non plus à ce début de tabes.

Du côté de l'appareil auditif les désordres sont marqués :

« D'abord susceptibilité pour les bruits : pelle, pincette près du foyer ; déchirement des coups de sonnettes ; montre : toile d'araignée dont le travail commence à quatre heures du matin. »

Du côté de l'appareil visuel les désordres ne sont pas moindres :

« Un moment les yeux ; mouches volantes ; diplopie ; puis les objets coupés en deux, la page d'un livre, les lettres d'un mot, lues à demi, tranchées comme avec une serpe ; coupure en croissant. J'attrape les lettres au vol d'un jambage. »

Cette description permet d'affirmer l'existence des paralysies oculaires.

Résumons cet ensemble de notes : il s'agit là d'un début tout à fait classique, livresque, peut-on dire, du tabes, début caractérisé par :

- a) Des *troubles viscéraux* (hémorragies) ;
- b) Des *troubles osseux* (fracture) ;
- c) Des *troubles urinaires* (spasme de la vessie et de l'urèthre) ;

d) Des *troubles sensitifs* (algies, modifications de la sensibilité) ;

e) Des *troubles sensoriels* : auriculaires (hyperacousie douloureuse) et oculaires (amblyopie ; paralysies).

Des troubles génitaux, quoique non mentionnés dans le journal, ne devaient pas, ne pouvaient pas manquer.

Quant aux troubles des réflexes, nous sommes bien en droit de supposer que dès cette époque ils devaient être déjà considérables.

Nous en dirons autant des troubles humoraux.

Ce riche cortège de désordres locaux entraîna tout naturellement à sa suite cette première manifestation d'ordre général dont on connaît toute la gravité : *l'insomnie*.

*
* *

Voilà donc un tableau symptomatologique complet de la période préataxique du tabes que l'étude des pages initiales de « La Doulou », ainsi que de quelques témoignages, nous permet de reconstituer.

Une notion s'impose très nettement : la gravité, la prépondérance précoces des phénomènes sensitifs et avant tout de *la douleur*.

La douleur revendique hautement, et tout de suite, la première place dans ce cortège de maux !

Quelle impression d'horreur laissèrent au roman-

cier les premières douleurs constrictives nocturnes qu'il éprouva :

« La cuirasse... Les premières sensations que j'en ai eu. Etouffement d'abord, dressé sur mon lit, effaré... »

Et il n'est qu'aux premiers pas de son calvaire !...



II. — L'ataxie

« Toujours faire appel à sa volonté pour les choses les plus simples, les plus naturelles : marcher, se lever, s'asseoir, se tenir debout, quitter ou remettre son chapeau... Est-ce horrible ! »

A. DAUDET : *La Doulou*.

Au bout de combien d'années après le début du tabes, ces troubles d'un ordre nouveau, se manifestèrent-ils chez Alphonse Daudet ? Nous ne le savons pas. Mais rien que la lecture des quelques lignes du journal que nous avons choisies comme épigraphe à ce chapitre, montre — aussi bien qu'un long examen clinique —, que l'affection en était arrivée à sa période d'état au moment où ces paroles révélatrices furent inscrites sur les pages du carnet intime.

Peu de troubles de la période ataxique furent épargnés au romancier qui les observa judicieusement et les nota avec une précision souvent saisissante en quelques mots brefs.

La *motilité* est profondément atteinte :

« Changement d'état : marcher mal », lisons-nous.

« La préoccupation de marcher droit : la peur d'être pris d'un de ces coups lancinants qui me fixent sur place, ou me tordent, m'obligent à lever la jambe comme un rémouleur. »

« La chaussée à traverser, quel effroi ! Boulevard

Saint-Germain une voiture m'arrive dessus... Impossibilité de courir... souvent même de presser le pas... »

« Impossibilité de descendre un escalier sans rampe, de marcher sur des parquets cirés... de descendre seul mon perron. »

Voici une note tout à fait révélatrice :

« Indirection des mouvements dans la nuit. »

Plus loin, une très juste remarque :

« Une ombre à côté de moi rassure ma marche, de même que je marche mieux près de quelqu'un. »

Et ces premiers dérobements des jambes dus à l'hypotonie musculaire, ces premières défaillances de l'équilibre :

« Sensation de la jambe qui échappe, glisse sans vie. Quelquefois aussi un jet involontaire... »

« Tremblement de terre ou pont de navire secoué... les jambes qui tricotent... les bras tendus cherchant un appui... »

Nous savons maintenant ce que ressent un tabétique lorsque nous cherchons chez lui le signe de Romberg.

Ces courtes, mais — pour le médecin — combien éloquentes descriptions, montrent nettement l'existence de troubles graves et étendus de coordination des mouvements des membres inférieurs, tant au point de vue de la fonction cinétique que de la fonction statique. L'équilibre notamment apparaît comme sérieusement compromis.

L'incoordination des mouvements des membres supérieurs est également manifeste :

« Modification de l'écriture, note le romancier, impossibilité d'écrire une enveloppe que je sais vue, regardée de tous, et je peux guider ma plume à mon gré dans l'intimité de mon carnet de notes. »

« Par moments, impossibilité d'écrire, tellement la main tremble, surtout quand je suis debout.

« (Mort de Victor-Hugo (1), signature au registre. Entouré, regardé — terrible. L'autre jour au Crédit Lyonnais, rue Vivienne). »

Cette modification de l'écriture du malade n'échappa point à l'entourage :

« Sa fine écriture si nette et comme dessinée apparut déviée d'un léger tremblement, bientôt plus accentué... » écrit sa femme (Préface de la « Vie d'Alphonse Daudet »).

L'ataxie des extrémités supérieures est encore confirmée par la note et le témoignage qui suivent :

« Obstination des mains à se recroqueviller le matin sur les draps comme des feuilles sans sève. »

On relève la même remarque dans le « Journal » d'Edmond de Goncourt (31 Mars 1885) :

« Ses mains à son réveil sont semblables à des feuilles sèches. »

Il découle clairement de ces notes, qu'Alphonse Daudet n'était plus maître de la direction, ni de l'étendue de ses mouvements, et présentait un trouble profond du « sens musculaire », trouble mis encore plus en évidence par la perte de la notion de position des membres :

(1) 1885, Alphonse Daudet était donc à cette époque en pleine période ataxique.

« Parfois je perds le sentiment d'une partie de mon corps — tout le bas : *mes jambes s'embrouillent.* »

Nous retrouvons parfaitement dans cette judicieuse remarque le tabétique « perdant ses jambes dans son lit » de nos manuels de pathologie.

Mais, par dessus tous ces pénibles désordres de la motilité, plane l'effroi de la « petite voiture » que l'écrivain entendait « ...venir... rouler... »

Quel pouvait être, à cette phase du tabes, l'état des réflexes du malade ?

Quoique ne possédant à ce sujet nul renseignement, ni témoignage, ni note, nous ne craignons pas d'affirmer hardiment qu'Alphonse Daudet présentait à coup sûr, l'abolition des réflexes tendineux et cutanés et que l'on devait encore trouver chez lui, et d'une façon très nette, la triade symptomatique du tabes : le signe de Westphal, le signe de Romberg, le signe d'Argyll-Robertson.

Lorsqu'on demandait à Alphonse Daudet malade : « Qu'est-ce que vous faites en ce moment ? » il répondait :

« Je souffre. »

C'est qu'en réalité son tabes fut un tabes essentiellement douloureux.

A la période d'incoordination ses *troubles sensitifs* persistent et s'aggravent ; d'atroces algies accompagnent les désordres de la motilité. La douleur transforme sa vie en un véritable chemin de croix et c'est chose vraie de dire qu'Alphonse Daudet subit un martyre qui ne dura pas moins de quinze à vingt années.

Aucune variété de la douleur ne lui fut épargnée. On se trouve véritablement confondu devant tous les cruels raffinements des supplices que le « bourreautable » infligea à son illustre victime.

Qui aurait mieux su exprimer, en si peu de mots, avec plus de minutie et plus d'exactitude, toutes les affres de la terrible affection, sinon celui qui fut terrassé par elle ?

Il faut vraiment les avoir éprouvées, ces douleurs, pour pouvoir trouver, afin de les peindre, des expressions aussi douloureusement imaginées.

Que nous voilà, loin des correctes et impassibles énumérations de nos gros traités !

« Pas de mots pour rendre ça, écrit le romancier-martyr, il faut des cris. »

Il eut des douleurs fulgurantes en éclairs, en « sillons de feu », qui traversaient et déchiraient son corps ; des fulgurations dans le pied, le talon, le petit doigt et « jusqu'à dans les côtes ».

Il eut des douleurs lancinantes et térébrantes, véritables coups de lance, qui le transperçaient, le fixaient sur place ou le tordaient ; des douleurs ardentes, qui le brûlaient sans fin, comme si on lui « tisonnait les reins avec un fer rouge ».

Il eut des douleurs constrictives, peut-être plus cruelles encore ; passagères au début, elles tendaient à devenir permanentes :

« Des mois que cette cuirasse me tient, que je n'ai pas pu me dégrafer, respirer. Tout à fait l'armure, cruellement serrée sur les reins, d'une boucle

d'acier — ardillons de braise, pointus comme des aiguilles... »

L'armure qui devient bientôt une « éternelle ceinture ».

Tous les soirs l'écrivain a « une contracture des côtes », atroce :

« Je reste assis sur mon lit — la seule position endurable. »

Et encore :

« Douleurs intolérables au talon, des heures, des moitiés de nuit passées mon talon dans la main. »

Les caractères de ses douleurs sont vraiment d'une variété infinie :

« Quelquefois, sous le pied, une coupure fine, fine — un cheveu. Ou bien des coups de canif sous l'ongle de l'orteil. Le supplice des brodequins de bois aux chevilles. Des dents de rats très aiguës grignent les doigts de pied. Muscles broyés par un camion... »

Parfois Alphonse Daudet souffre au point de se demander désespérément s'il n'est point atteint de la rage ?

« ...Tellement je sens dans ces douleurs suraiguës, ces torsions, ces crispations de noyé, ces secouées furieuses, une analogie avec l'accès rabique. »

La note qui suit est infiniment tragique :

« *Il Crociato*. Oui, c'était cela, cette nuit. Le supplice de la croix, torsion des mains, des pieds, des genoux, les nerfs tendus tiraillés à éclater. Et la corde rude, sanglante du torse, et les coups de lance dans les côtes. Pour apaiser ma soif sur mes lèvres brûlées dont la peau s'enlevait, desséchée, encroûtée de

fièvre, une cuillerée de bromure iodé, à goût de sel amer : c'était l'éponge trempée de vinaigre et de fiel. »

Tantôt le romancier implore sa douleur :

« O ma douleur ! sois tout pour moi. Les pays dont tu me prives, que mes yeux les trouvent en toi. Sois ma philosophie, sois ma science ! »

Tantôt il souhaite de mourir :

« Je souffre vraiment trop. Il y a des moments où j'appelle la mort comme une délivrance. » (Journal des Goncourt).

Pourtant il continuait à travailler, malgré son mal, « Il a vraiment une énergie de tous les diables, ce Daudet. Il a travaillé toute la matinée à Sapho, en dépit des douleurs les plus cruelles, et ce soir il passe toute la soirée à se promener, sans pouvoir s'asseoir, d'un bout à l'autre de la galerie, appuyé sur le bras du fils de la maison, avec, de temps en temps, des fléchissements dans une jambe, comme si une balle la cassait. » (Journal des Goncourt).

Comment au milieu de tant de misères trouva-t-il encore assez de courage pour être spirituel, voire ironique envers lui-même en déclarant :

« L'homme-orchestre de la douleur, c'est moi ! »

Jamais aucun tabétique ne présente tous les symptômes ni tous les accidents du tabes. Alphonse Daudet n'échappa heureusement point à cette règle classique. S'il fut martyr de ses troubles sensitifs, si ses désordres moteurs furent graves et étendus; du moins les autres manifestations de l'affection furent,

ou bien atténuées, ou tout à fait absentes, et celles qui manquaient ne sont point parmi les moins redoutables : nous voulons parler de la cécité tabétique et des crises gastriques du tabes, que par bonheur l'écrivain n'a jamais connues.

Il ne semble pas en effet qu'Alphonse Daudet ait présenté durant toute l'évolution de son tabes beaucoup de *troubles viscéraux*. La lecture de « La Doulou » ne révèle, à la période d'état que nous étudions maintenant, qu'une seule note laconique faisant allusion à une crise intestinale douloureuse :

« Au lit. Dysenterie. Deux piqûres de morphine par jour. »

Et, avec les hémorragies du début, c'est tout. Aucune note ne signale d'autres troubles viscéraux qu'on pourrait imputer au tabes. Quant aux désordres digestifs dont il souffrait, l'écrivain les attribue très justement à l'abus d'hypnotiques et d'analgésiques, dont il constatait l'action désastreuse sur l'estomac et les intestins.

Les troubles sensoriels persistent :

« Mes yeux très affaiblis ont peur de la lumière éblouissante. Fermés surtout, le dessus des paupières est d'une sensibilité incroyable. Et l'on sait que, dans le demi-sommeil, un coup de sonnette est comme un déchirement de l'oreille où se ramifient tous les nerfs. La trop vive lumière me cause une impression analogue affectant les yeux de la même manière. »

La baisse de l'acuité visuelle est marquée ; pour déchiffrer les caractères d'imprimerie « cet homme



Fig. 2. — « Le mal insensiblement faisait son œuvre... transformant petit à petit le visage charmant de jeune et beau Sarrasin, qu'a célébré Théodore de Banville, en cette face transfigurée que perpétue le tableau de Carrière... »

(P. et V. MARGUERITE, *Revue Encyclopédique*, janvier 1898.)

myope entre les myopes doit approcher le journal de son visage. »

L'écrivain s'en plaint :

« Cette année, les yeux moins aigus... » ...« Plus d'yeux... »

En réalité il conserva jusqu'à sa mort une vue à peu près suffisante.

Les *troubles trophiques* dont sont affligés tant de tabétiques ne se manifestèrent chez lui que par une atrophie musculaire généralisée, ayant, il est vrai, entraîné cet amaigrissement, cet air de vieillissement précoce qui impressionnait péniblement le sensible écrivain qui avait ainsi perdu à la fois sa santé et sa beauté :

« Devant la glace de ma cabine, à la douche, quel émaciement. Le drôle de petit vieux que je suis tout à coup devenu. Sauté de quarante-cinq ans à soixante-cinq... Vingt ans que je n'ai pas vécu. »

« Forces perdues... Terreurs d'octogénaire... »

Ces quelques lignes témoignent éloquentement que l'*état général* d'Alphonse Daudet n'était pas, à cette période de la maladie, particulièrement brillant. Il suffit pour s'en convaincre, de regarder attentivement, au musée du Luxembourg, le portrait de l'écrivain malade et de sa fille, par Carrière : le romancier y apparaît comme l'image même de la faiblesse et de l'épuisement.

Il a sur ce portrait « son aspect de crucifié ».

Rien d'étonnant à cela : outre les incessantes tortures physiques et morales, les troubles de l'appétit et du sommeil, expliquent la déchéance de l'état général :

« Voir manger mes voisins m'était odieux, note l'écrivain pendant un séjour à Lamalou, j'en avais la nausée, le dégoût de manger. »

Ailleurs il constate :

« ...Le goût de manger à jamais perdu. »

La fonction du sommeil est tout particulièrement troublée; abolie même.

Depuis des années Alphonse Daudet ne dort plus qu'à l'aide de médicaments appropriés. A une enquête sur les hommes de génie, faite par le D^r Lacasagne en 1885; il répondit :

« Depuis cinq ou six ans je ne dors qu'avec des narcotiques et ne rêve plus ; autrefois je rêvais. »

Et il note dans son carnet :

« Essai de sommeil sans chloral. Paupières fermées. Des abîmes s'ouvrent à droite et à gauche. Dormettes de cinq minutes, angoissées de cauchemars en glissades, dégringolades — le vertige, l'abîme. »

Finalement le romancier déclare dans ses « Notes sur la vie » :

« Comme Macbeth, j'ai tué le sommeil depuis des années. »

Il nous reste encore à élucider un point très important. Bien que les *troubles psychiques* soient très rares dans le tabes pur et non associé, Alphonse Daudet en présenta-t-il quelques-uns au cours de sa maladie ? C'est une question délicate, à laquelle néanmoins nous essayerons de répondre.

Analysons tout d'abord un témoignage de M. André Ebner. Au temps où il fut le secrétaire d'Alphonse

Daudet malade, celui-ci lui dictait un matin une lettre, tout en accusant les plus vives souffrances :

« Il dicte. Les phrases sont coupées, sans suite. Pour terminer il donne une adresse, une adresse d'il y a vingt ans, au Marais. Je reste la plume levée. Il s'en aperçoit : « Où ai-je la tête ? Un tour de parc, veux-tu ? »

Un oubli ? Une absence ? Une désorientation passagère ? Nous concluons plus loin.

Alphonse Daudet lui-même surveillait, et de très près, son état psychique, car il redoutait constamment de voir sombrer son intelligence :

« L'intelligence toujours debout, écrit-il, mais la faculté de sentir qui s'émousse. »

« ...Diné avec Goncourt, causerie jusqu'après onze heures l'esprit libre. »

« Remis au travail doucement. Très content de l'état du cerveau. Des idées, la formule assez commode aussi, mais — il me semble — plus de peine à coordonner. Peut-être aussi l'habitude perdue... »

Voici cependant une note plus pessimiste :

« Stérilité. Le seul mot qui puisse rendre à peu près l'horrible état de stagnation où tombe par moments l'intelligence d'un esprit. C'est le « sans foi, sans effusion » des âmes croyantes.

« La note que je jette ici, inexpressive et sourde, ne parle que pour moi, écrite dans un de ces cruels malaises. »

A n'en pas douter, il s'agit là d'une certaine torpeur intellectuelle.

La description qui suit indique incontestablement l'existence du mentisme :

« Ecritures de toute ma vie, depuis des écritures de camarades de collège jusqu'aux petits hiéroglyphes de mon père et sa Louis XIV commerciale — tout cela défilant, tournoyant en gyroscope toute une moitié de la nuit... »

Cet état présente une analogie frappante avec celui que détermine l'intoxication par l'opium et ses dérivés et certaines formes de l'ivresse visuelle donnée par le peyotl.

Le romancier eut également des moments d'état confusionnel, très passagers d'ailleurs :

« Assez calme, j'écrivais une lettre bête... Un domestique est entré, a posé un livre ou je ne sais quoi sur la table. J'ai relevé la tête et, à partir de ce moment, j'ai perdu toute notion pendant deux ou trois minutes. Je devais avoir l'air bien stupide car le domestique m'a expliqué devant l'interrogation de ma face, ce qu'il était venu faire. Je n'ai pas compris ses paroles et ne me les rappelle plus... »

« L'horrible, c'était que je ne reconnaissais pas mon cabinet : je savais que j'y étais, mais j'avais perdu le sens de son endroit. Je dus me lever, m'orienter, tâter la bibliothèque, les portes, me dire : « C'est par là qu'on est entré. »

« Peu à peu mon esprit s'est rouvert, les facultés remises en place. Mais je me rappelle l'aiguë sensation de blancheur de la lettre que j'écrivais, rayonnante sur la table toute noire... »

Quant au phénomène dont voici la description, et que F. Regnault a rangé parmi les hallucinations,

nous lui refusons toute signification pathologique :

« ...En voiture, après avoir fermé les yeux quelques instants, je me suis trouvé tout à coup sur des quais illuminés, dans un Paris que je ne connaissais pas. Tout le corps hors de la portière, je cherchais, regardant la rivière, l'alignement des maisons grises en face, et une sueur de peur m'inondait. Brusquement, au tournant d'un pont, reconnu le Palais de Justice, le quai des Orfèvres, et le mauvais rêve s'est dissipé. »

Qu'on veuille bien chercher dans ses propres souvenirs : tout le monde a certainement éprouvé une sensation analogue de désorientation, sensation qui se produit surtout lorsqu'on se déplace très rapidement, principalement en voiture, et que l'on est très absorbé dans une conversation ou une réflexion.

Par ailleurs Alphonse Daudet se plaint de faiblesse de la mémoire, de fuite trop rapide des impressions :
« une fumée sur un mur. »

De tout cela que conclure ?

Faut-il attribuer au processus tabétique lui-même tous ces troubles cérébraux, dénués d'ailleurs de toute gravité ? Nous ne le pensons pas et sommes assez enclins à partager l'avis du romancier lui-même qui attribue très justement, pensons-nous, ces désordres légers à la fatigue d'abord, et nous ajoutons, à la fatigue due à la douleur :

« Douleur qui se glisse partout, dans ma vision, mes sensations, mes jugements : c'est une infiltration. »

Mais encore et surtout ces petits troubles du psychisme relevaient à coup sûr de l'usage trop généreux et trop prolongé de diverses drogues soporifiques et calmantes.

Voici d'ailleurs une note confirmant parfaitement notre hypothèse :

« Effet de la morphine. Réveil dans la nuit, avec le sentiment d'être. Mais l'endroit, l'heure, l'identité d'un moi quelconque absolument perdus. Aucune notion. Sensation de cécité morale *extraordinaire*. »

*
* *

Nous voici à la fin de l'analyse de tous les symptômes présentés par Alphonse Daudet à la phase d'incoordination.

Peu d'accidents manquent à la liste et nous retrouvons : *troubles sensitifs* dominant toujours le tableau ; *troubles moteurs* très étendus ; *troubles sensoriels* stationnaires ; *troubles viscéraux* presque nuls ; *troubles trophiques* portant surtout sur le système musculaire ; troubles des réflexes enfin, — troubles certains, bien que non mentionnés, ni dans le journal ni dans aucun témoignage — nous les retrouvons tous, et constatons en outre un fléchissement grave de l'état général.

III. — *La paralysie*

« La lutte, ce qu'il y a de plus affreux ! Au moins, le jour où il n'y a plus moyen de bouger... »

A. DAUDET : *La Doulou*.

Il vint ce jour que l'écrivain semble appeler, le jour « de l'immobilité », mais il ne vint pas de sitôt : le tabes est une affection lente qui poursuit sans se presser, sa marche méthodiquement destructive ; il a du temps devant lui !...

Dès 1885 le romancier ne marche plus seul, mais seulement aidé d'une canne ou d'un bras.

« Pour atteindre ce fauteuil, traverser ce corridor ciré, autant d'efforts et d'ingéniosité que Stanley dans une forêt d'Afrique. »

Survient ensuite un nouveau changement d'état : après avoir marché mal, ne plus marcher du tout...

« ... L'escalier que je ne peux plus descendre. La marche horrible. Promenade impossible. Paresse à me lever. Au lit, jambes de pierre douloureuse. »

Quels efforts le romancier n'a-t-il pas tentés, pour essayer de « se maintenir » :

« Je l'ai vu, relate J.-H. Rosny aîné, quand un ennemi l'observait, se redresser et d'un effort effrayant, marcher ferme sans broncher. »

Et c'est enfin l'avènement de la phase paralytique.

Continuant implacablement ses investigations minutieuses, sincère devant lui-même jusqu'à la cruauté, l'écrivain confie à son journal secret ces impressions nouvelles :

« La sensation mythologique, l'insensibilisation et le durcissement du torse étreint dans une gaine de bois ou de pierre, et le malade, à mesure que la paralysie monte, se changeant peu à peu en arbre, en rocher, comme une nymphe des métamorphoses. »

Là encore il eut des révoltes *physiques* extraordinaires. Rosny aîné conte que lorsque le romancier ne marcha plus qu'appuyé sur quelqu'un, et quelques pas seulement, un jour qu'il sortait pour joindre sa voiture, une petite foule le regardait avec une sympathie apitoyée :

« Ce fut foudroyant ; il quitta le bras d'Hennique et marcha comme Lazare à la voix du Christ. »

Quel merveilleux exemple de l'action de l'esprit sur la chair !

Devenu impotent, confiné au lit et au fauteuil, Alphonse Daudet se résigne pourtant à bien des choses dans l'espoir trompeur de ne plus souffrir :

« Longtemps j'ai eu l'effroi de la petite voiture, écrit-il. J'y songe moins à cette heure, et sans l'épouvante des premiers jours ; il est rare qu'on souffre, paraît-il, quand on en est là. Ne plus souffrir... »

Mais cette grâce ne lui est point accordée. Parallèlement au développement des phénomènes paralytiques, ses troubles sensitifs augmentent encore d'in-

tensité. C'est le « passage du *carcere duro* au *durissimo* :

« Dans ma pauvre carcasse creusée, vidée par l'anémie, la douleur retentit comme la voix dans un logis sans meubles ni tentures. Des jours, des longs jours où il n'y a plus rien de vivant en moi que le souffrir. »

« La dernière fois que j'ai vu Alphonse Daudet, raconte M. Bauër, son visage émacié, figé dans une douleur extatique, avait perdu l'apparence humaine ; il ressemblait à ces Christs des vieux crucifix dont l'ivoire jauni garde des traits émouvants et divins... »

De toute évidence le malade est en proie à la cachexie. Il n'est désormais qu'un « homme cloué à son fauteuil », qui ne vit plus que d'une « vie réduite. »

Alphonse Daudet, fut-il affligé de tristes et pénibles complications de la période paralytique du *tabes*, telles que l'escarre et l'infection urinaire ? Ni « la Doulou », ni les divers témoignages ne nous apprennent rien à ce sujet.

C'est surtout la violence extrême des phénomènes douloureux croissant implacablement, qui domine cette dernière phase de l'affection comme elle a dominé les deux premières. Bientôt le malheureux écrivain ne connaît véritablement plus de limite à ses souffrances :

« Ma douleur tient l'horizon. Elle emplit tout. »

Les notes du journal deviennent de plus en plus rares, brèves, irrégulières...

« Deux ans et demi sans notes, lisons-nous... J'ai travaillé... J'ai souffert... »

A la vérité on trouve dans « La Doulou » et dans les témoignages, fort peu de renseignements concernant la période terminale de la maladie qui, en résumé, fut caractérisée par la *paralysie progressive des membres inférieurs*, l'intensité extrême des phénomènes douloureux, l'atteinte profonde de l'état général, en absence, semble-t-il, de complications trophiques et urinaires.

Alphonse Daudet cessa de rédiger son journal secret de santé en 1894.

Il avait encore trois ans à vivre.

IV. — *La fin*

« Ah ! qu'il faille tant de fois mourir avant de mourir... »

A. DAUDET : *La Doulou.*

Alphonse Daudet mourut subitement dans la soirée du 16 décembre 1897, à l'âge de 57 ans.

« ... Il venait de s'installer, écrit M. André Ebner, au 41 de la rue de l'Université. C'est dans ce nouvel appartement, à peine aménagé, où il put revoir les épreuves de son dernier livre, « Soutien de famille », que la mort s'abattit soudainement sur lui... »

Voici le récit de cette fin brutale — que son secrétaire qualifie d' « enviable » — fait par l'un des fils du romancier :

« Il commence à causer en prenant le potage. Rien dans ses mouvements ni dans sa façon d'être n'annonçait une telle catastrophe, quand tout à coup, dans un bref et terrible silence j'entends ce bruit affreux, que l'on n'oublie plus, un râle voilé suivi d'un autre râle. Au cri de ma mère on s'élance... Il a rejeté en arrière sa belle tête déjà couverte d'une sueur glacée, les bras défaillant le long du corps. » (Léon Daudet.)

Beaucoup plus circonstanciée est la relation de cette mort que donne Cabanès :

« Implacablement le mal poursuivait sa marche ascendante : la lésion lentement montait vers le cerveau.

« L'avant-veille de sa mort, il eut un spasme du larynx, un étouffement. On le laissa croire à un étranglement, à un aliment qu'il aurait avalé de travers. Pendant une minute ou deux, il eut l'angoisse de la fin, puis tout se calma...

« Quarante-huit heures après, le soir, au dîner, une nouvelle alerte se produisit à sept heures et demie, à la dernière cuillerée du potage. Alphonse Daudet prenait son repas habituel en compagnie des membres de sa famille. Tout à coup il s'affaissa sur sa chaise. On croit à une syncope. On va en toute hâte, quérir le Dr Gilles de la Tourette qui reste à deux pas, et le professeur Potain.

« On s'assura d'abord que l'étouffement subit qui venait de se produire n'était pas dû à la présence d'un aliment resté dans le larynx ; puis, pendant une heure un quart, le Dr Gilles de la Tourette auquel s'était joint le professeur Potain, provoqua la respiration artificielle par les tractions rythmées de la langue ; en dernier lieu il eut recours à la faradisation du diaphragme mais sans obtenir aucun résultat...

« Alphonse Daudet n'était plus !... »

A ces descriptions nous n'ajouterons qu'un très bref commentaire :

Cette mort est bien la fin brusque typique, si fréquente chez les tabétiques.

Ainsi ce cas absolument classique de tabes sensitivo-moteur à localisation dorso-cervico-céphalique très étendue, à symptomatologie riche et presque complète, à évolution lente mais grave, aboutit à une

mort subite occasionnée par des phénomènes bulbaires.

*
* *

Telle est dans sa nudité clinique l'histoire de l'affection qui conduisit Alphonse Daudet au tombeau. Mais la somme impressionnante de maux physiques qu'elle représente ne constitue pas encore *toute* la souffrance de l'illustre malade.

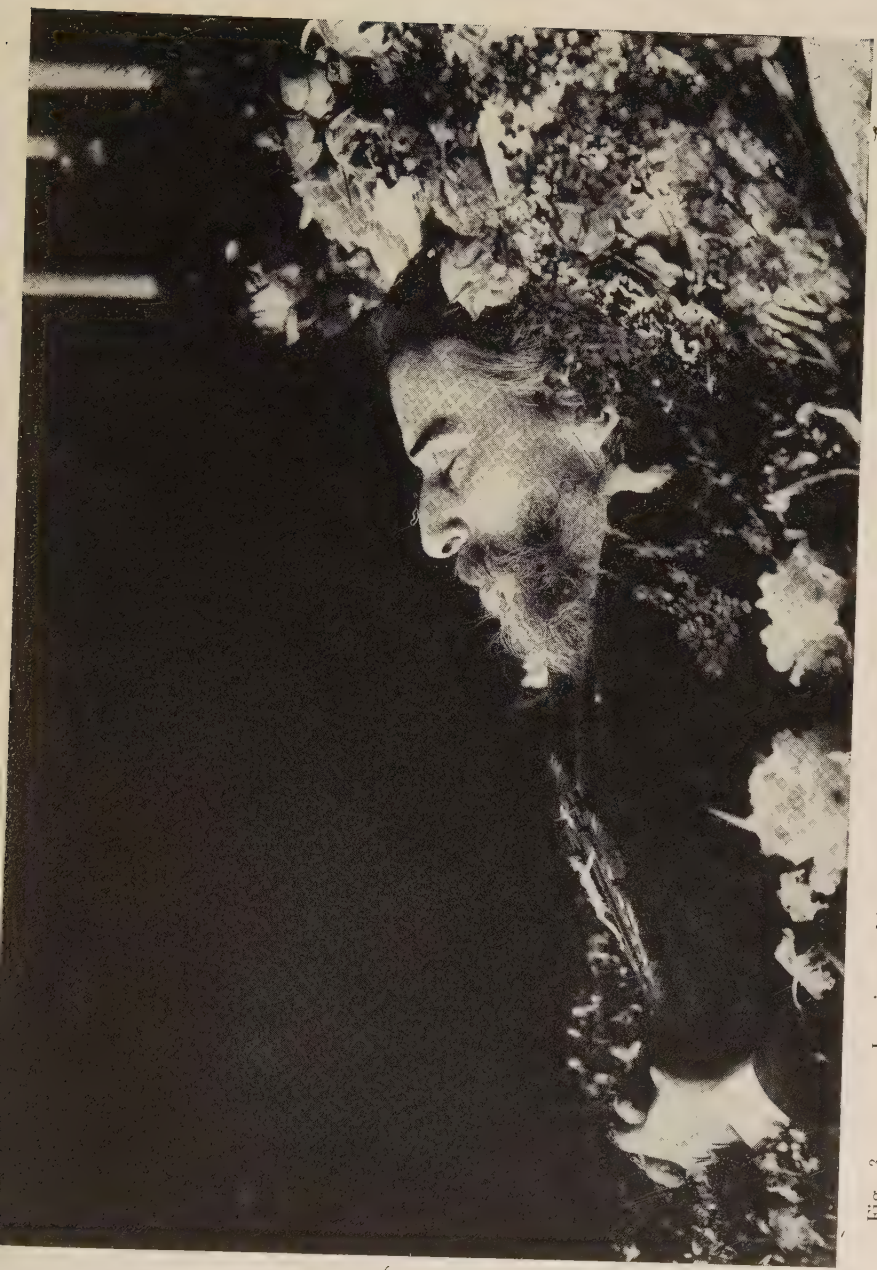


Fig. 3. — « ...Le visage, hier encore si ravagé, si pétri d'une âme mobile et passionnée, avait repris une plénitude, un apaisement inexprimable, l'immobile sérénité de l'ère qui a cessé de souffrir. »
(P. et V. MARGUERITE, *Revue Encyclopédique*, janvier 1898.)

LE MAL MORAL

« Terreurs et désespoirs du début, et, peu à peu, comme le corps, l'esprit s'accommode de ce sinistre état. »

A. DAUDET : *La Doulou*.

Qu'est-ce que la seule douleur physique dans la vie d'un homme tel qu'Alphonse Daudet ?

S'il est exact de dire en parlant de sa maladie, que « jamais martyr plus continu ne fut supporté avec plus de courage, de patience, de noble résignation » (Cabanès), il ne faut pas non plus méconnaître le calvaire moral que gravit l'illustre écrivain.

Certes, il a donné à la postérité l'exemple d'un courage surhumain, mais obtenu au prix de quelles luttes intérieures ?

C'est que le tabes, abandonné à peu près à lui-même, comme ce fut le cas d'Alphonse Daudet, est une affection qui inflige à l'individu les pires amoindrissements, les pires humiliations et les déchéances physiques, tout en lui conservant l'esprit parfaitement lucide, d'aucuns prétendent plus lucide même qu'à l'état physiologique normal.

A analyser attentivement certaines notes de « La Doulou » et certains témoignages, on arrive à distinguer nettement dans l'état moral de l'illustre malade trois phases distinctes correspondant aux trois étapes évolutives du tabes.

Voici l'écrivain au début du tabes tel que nous le décrit M. André Ebner :

Un curieux, « qui s'intéressait à suivre, de son regard de myope les cheminements d'une coccinelle égarée, perle minuscule de corail, dans la résille des rideaux de son cabinet, et savait débrider, en deux phrases persuasives l'âme des désespérés qui se confiaient à lui », un humain « à qui la sensibilité exaltée permettait de lire à travers les interlocuteurs comme à travers une vitre », et qui se sent un jour, « à la maturité de son âge et de son génie, profondément atteint dans sa santé... »

Comment réagit-il aux premiers symptômes avertisseurs du mal ?

D'abord il n'y prit point garde. Evidemment il se sentait un peu changé, un peu différent, un peu malade pour tout dire, mais il ignorait totalement de quoi il était atteint. La diversité des symptômes, en apparence disparates, lui faisait croire à « une indisposition passagère, qu'il surmonterait par un régime approprié. » « La souffrance, avait-il coutume de dire, est un oiseau, qui se pose partout, tantôt ici, tantôt là. »

En somme le moral est bon et le romancier espère fermement la guérison.

Plus tard, importuné, lassé et aussi étonné par ces étranges et rebelles douleurs, « il se cabre, se défend, lutte pendant des années. »

Cette fois il se sent « touché ». Mais « touché » par quoi ? Il est inquiet... Cependant, plein d'égards

pour son entourage, il dissimule soigneusement et ses souffrances et ses inquiétudes...

C'est à cette époque que l'écrivain a dû noter, en usant d'une métaphore empruntée au langage maritime :

« Le navire est engagé. Se relèvera-t-il ? »

Un peu plus loin, il jette déjà un cri de détresse, véritable appel au secours :

« Mes amis, je coule, je m'enfoncé... »

Et pourtant *il ne sait pas* encore.

« ... Mais, continue M. Ebner, un observateur de cette qualité ne pouvait se leurrer longtemps sur soi. Il enregistra la marche lente mais continue de son sournois adversaire : il sentait la diminution de ses forces physiques, il voyait son dépérissement... Il notait ses successives défaites : « Je faisais ça... Je pouvais ceci... Maintenant plus. »

« Toute cette vie physique que je ne peux plus... »

Puis un jour surviennent des troubles de la marche...

Le romancier « tient » bon :

« ... Il faut que je marche ! » s'ordonne-t-il à lui-même.

A présent il n'a plus beaucoup d'illusions sur son état, il a de sombres pressentiments, d'inquiétants souvenirs...

« Le Dr Charcot, son ami, poursuit le secrétaire de l'écrivain, ne crut pas devoir dissimuler la vérité à un caractère de cette trempe. Daudet apprit de lui que le mal qui le tenaillait était sans remède... »

La révélation terrible, bien que prudente et adoucie, de Charcot est accueillie apparemment d'un cœur ferme... Mais Alphonse Daudet a beau noter : « Cela ne m'a pas porté le coup que j'aurais dû attendre », il est certain qu'il a du vivre là, — n'en doutons pas ! — des heures sombres entre toutes.

Désormais *il sait*.

Se résigne-t-il ?

Non !

Plein de révoltes intimes et de fureurs intérieures, il entreprend la lutte, armé de sa seule volonté :

« ...Feu partout et toujours ! »

Mais que pouvait en ce temps-là la volonté — même admirable — d'un homme, contre tout un peuple solidement installé, tenace et combatif de tréponèmes dont il était l'hôte ?

La victoire resta au nombre. Le romancier s'avoue vaincu et dépose les armes :

« ...Pauvre vieux Don Quichotte, à cul dans son armure, au pied d'un arbre. »

C'est alors qu'Alphonse Daudet vécut certainement des jours désespérés...

« Songes de suicide, note-t-il. Rencontre de N... et ce qu'il me dit, en continuant ma pensée : « Entre la première et la seconde côte. (Strychnine.) »

« On n'a pas le droit. »

Des années passent. Le romancier est maintenant en pleine ataxie :

« ...Je le vois avançant ses pieds, l'un après l'autre, bien à plat, chancelant : sur la glace. »

Et dire qu'il regrettera cela un jour !

Guérir ? Il n'en est plus question... Se maintenir seulement...

Passé aussi le temps des silencieuses et furieuses révoltes. Mais pour être moins violente, la douleur morale de l'écrivain n'en est pas moins accablante :

Il souffre dans son orgueil d'homme : Faible, cassé, déchiré d'incessantes douleurs, moins courageux, diminué, où est-il le bel amoureux, l'irrésistible séducteur d'autrefois ?

« Don Juan blessé, amputé... Lui qui « les connaît toutes » soupçonneux, rongé, se traînant sur ses pilons pour écouter aux portes, saignant, lâche, furibond, en larmes... »

Il souffre dans sa vanité de boulevardier :

« Un jour, au café Riche, une couverture sur les genoux — regard désespéré sur le boulevard... La table du café Riche en face celle du café Anglais... Torture cérébrale ! »

Il souffre dans son amour-propre de littérateur, incertain désormais de maintenir sa gloire :

« ...Voici six mois que l'usine chôme, confie-t'il à son journal, et que les grandes cheminées ne tirent plus... »

Il souffre encore dans son prestige de chef de famille :

« Blessure, blessure d'orgueil de ceux qui nous aiment. »

« Un malade dans une maison, c'est si terrible, si pesant, surtout des malades comme nous, qui du rent, qui traînent... »

« ...Lire dans les yeux les plus chers la fatigue ou l'ennui. »

« Se dire qu'on pourrait peser, un jour, mettre en fuite. »

« Et la maison qu'on ne défend pas, qu'on n'est plus en état de défendre... »

Il souffre peut-être enfin dans sa conscience de procréateur soucieux de l'avenir de sa descendance (1).

L'appareil funèbre de la mort — souvenir des obsèques de son père — le trouble et l'obsède :

« Mort du père. Veillée. Ensevelissement. Ce que j'ai vu, qui me revient, qui me hante... »

La vie du romancier est en outre assombrie par l'appréhension constante, par le spectre atroce de la déchéance psychique toujours possible, toujours menaçante :

« Tout ce que je demande, c'est de ne pas changer de cachot, de ne pas descendre dans un des *in pace* que je connais, là-bas où il fait noir, où la pensée n'est plus. »

Empressons-nous de dire que l'atteinte mentale fut, comme à la majorité des tabétiques d'ailleurs, totalement épargnée à Alphonse Daudet qui conserva jusqu'à la fin de ses jours et son incomparable intelligence et son esprit étincelant.

Mais sa torture morale devait être cruelle, bien

(1) Le sujet de « L'Obstacle », joué en 1891, ainsi que l'étude de la famille royale déchue, dans les « Rois en exil » (1879) et de la famille des princes d'Olmutz, dans « La Petite Paroisse » (1895) démontrent bien que l'auteur s'était préoccupé du problème de l'hérédité pathologique.

cruelle pour que lui, qui fut le courage même, dut avouer :

« Ma détresse est grande et j'écris en pleurant. »

Cependant, « installé peu à peu dans la douleur », l'écrivain finit par s'installer aussi dans la résignation :

« Comme nos désirs se bornent, dit-il, à mesure que l'espace se rétrécit ! »

Des années et encore des années passent... « puis sonne enfin l'heure du renoncement définitif et de la suprême acceptation » : Alphonse Daudet devient paralytique.

Il se sait « perdu à assez courte échéance » mais chose étrange il n'est pas ému là, où tant d'autres auraient été désespérés.

Et, fait digne de remarque, c'est précisément à partir de cette époque que sa douleur morale semble diminuer parallèlement, dirait-on, aux progrès de la paralysie qui l'immobilise.

Le romancier n'est cependant qu'un homme, un pauvre homme qui souffre, et chez qui la souffrance suscite le ressaut suprême d'une impuissante colère.

« Première partie : enfermé. Désire la prison pour crier : m'y voilà !... Immobile ! Et ensuite ?...

« C'est cette aggravation de peine qui fait le terrible. »

Et comme ses douleurs au lieu de s'atténuer — ainsi qu'il l'espérait — s'aggravent, il se laisse aller à un accès de profonde dépression :

« Passée, la phase où le mal rend meilleur, aide à comprendre ; celle aussi où il aigrit, fait grincer la voix, tous les rouages.

« A présent, c'est une torpeur dure, stagnante, douloureuse, indifférente à tout. »

Mais cet état ne durera pas. Définitivement convaincu, à la fin, de la toute-puissance de son mal, résigné, ayant une fois pour toutes accepté son sort cruel, Alphonse Daudet, s'abandonne tout entier à sa bonté naturelle, qui était inépuisable, et ne veut plus être que « le marchand de bonheur ».

Mettant sa coquetterie à ne pas imposer aux autres le spectacle de ses tortures, il avait coutume de dire :

« Ce n'est rien de souffrir, — le tout est d'éviter de faire souffrir ce qu'on aime ».

Martyrisé presque sans trêve, « il devenait de jour en jour plus inaltérablement aimable et bon, plein de haute indulgence et de pitié très douce ; il veillait à ce que ses douleurs physiques ne fussent jamais importunes à personne et savait encore se montrer gai au milieu des siens qu'il adorait, savait encore sourire et étinceller d'esprit... » (Pierre Loti).

« Pauvres humains, note-t-il, il ne faut pas tout leur dire, leur donner mon expérience, ma fin de vie douloureuse et savante. Traiter l'humanité en malade, dosages, ménagements ; faisons aimer le médecin au lieu de jouer au brutal et dur charcutier. »

Et il se promet que son prochain livre (1) sera tendre et bon et indulgent :

« ...J'aurai un grand mérite à l'écrire car je souffre beaucoup. »

Désormais il opposera à la souffrance la résignation

(1) Ce fut « La Petite Paroisse ».

et les anesthésiques ; au découragement, « au retour sur soi », le travail.

Comme on voit, la période terminale de la maladie fut pour le romancier la phase de la « croissance morale et intellectuelle. »

Dès 1894 Alphonse Daudet cessa de s'observer et observa surtout les autres, tout particulièrement « ses sosies en douleur », — les tabétiques. Il en rencontra, tant dans la littérature que dans la vie, un bon nombre, et des grands, et des célèbres ! (1).

Il les regarda, il les étudia avec la curiosité froide d'un clinicien et la pitié d'un homme bon. Et il arriva finalement à cette conclusion hautement philosophique :

« Le malade se représente la santé comme une source de joies ineffables — ce qui n'est pas. »

(1) Parmi lesquels il range bien à tort J.-J. Rousseau et Léopardi.

LA THÉRAPEUTIQUE

I. — Remèdes...

« Laissez faire la nature. »

A. DAUDET : *La Doulou.*

Si Alphonse Daudet vivait de nos jours, son sort eût été probablement tout différent, et, à coup sûr, plus enviable. N'importe quel praticien averti et habile aurait vite fait de diagnostiquer et de « fixer » miraculeusement son tabes dès le début au moyen d'un de ces traitements appropriés et énergiques dont dispose la médecine moderne, et l'illustre romancier aurait sans doute connu de longs jours paisibles et heureux, exempts peut-être de toute souffrance, et, en tout cas, d'infirmités.

Malheureusement il vécut en un temps où la science n'était pas encore ce qu'elle est aujourd'hui. Il fut mal soigné par des médecins aussi illustres que désarmés devant le tabes.

Sans doute l'affection était déjà isolée, identifiée, décrite, baptisée du nom d'ataxie locomotrice progressive... mais elle était réputée incurable. Les malheureux tabétiques d'autrefois, leur diagnostic une fois en mains, n'avaient plus qu'à prendre leur parti, et se résigner à se voir « s'en aller pièce à pièce » comme disait, en parlant de lui-même, l'un des plus célèbres parmi eux, l'historien Augustin Thierry.

Alphonse Daudet fut soigné par trois grands médecins de son temps : Potain, Guyon et Charcot.

Après avoir fait vers 1865 un séjour en Algérie à l'occasion de sa première hémoptysie (?) supposée tuberculeuse, Alphonse Daudet présenta en 1879 une autre hémorragie. Nous disons intentionnellement « *hémorragie* », car s'agissait-il vraiment cette fois d'une hémoptysie, comme on l'a dit et écrit ?

Le 22 Juin 1879 Edmond de Goncourt note dans son « Journal » :

« Daudet apparaît un moment. Je suis frappé de la pâleur de cire de ses mains. Alors il nous dit avoir vomi cette nuit sans souffrances un gros caillot de sang... Il est inquiet... Je descends avec lui et le mets dans sa voiture pour aller chez Potain dont il doit avoir une consultation dans la soirée. »

N'est-ce pas à une hématomèse que fait penser cette description plutôt qu'à une hémoptysie bacillaire ? C'est pourtant vers ce dernier diagnostic qu'inclina Potain, après avoir, il est vrai, songé au rhumatisme (?). Finalement il envoya le romancier à Nérès...

Le *tabes* ne fut même pas soupçonné, et l'année suivante à l'occasion de nouvelles et abondantes hémorragies, Alphonse Daudet se vit prescrire les eaux d'Allevard...

On imagine le profit qu'il tira de toutes ces cures thermales !

Entre temps l'écrivain consulte Guyon au sujet de ses troubles urinaires.

Le grand urologue a-t-il reconnu l'ataxie débu-

tante ? N'avait-il pas précisément à faire à un de ces « faux urinaires » qu'il décrivit si magistralement et auxquels il attacha son nom ?

La seule chose qui nous paraît tout à fait certaine, c'est qu'il n'a rien révélé à son illustre client et, au contraire, l'a plutôt rassuré :

« ...Rien en somme », note le romancier en évoquant plus tard le souvenir de cette consultation. » ...Et nous ne pouvons nous empêcher de répéter cette amère parole écrite sans doute beaucoup plus tard encore : « Et ce *rien*, c'était *tout* qui commençait : l'Invasion. »

Les douches étaient à la mode... Alphonse Daudet en prit.

Cette hydrothérapie s'administrait alors à Paris dans une salle d'armes, de boxe et de savate. L'impression qu'en emportaient les malades devait être plutôt singulière :

« Va-et-vient de la petite voiture... bruits de la douche, voix sonores, et le cliquetis des épées... »

« Tristesse profonde que tout cela me cause, » note le romancier, et il ajoute :

« Quel supplice de revenir de la douche par les Champs-Élysées, six heures, un beau jour, rangées de chaises... »

Faire voyager les malades était à la mode aussi... Docile à la Faculté, Alphonse Daudet traîna donc ses souffrances en Angleterre, en Suisse, en Italie.

Il ne fut — et pour cause — que médiocrement satisfait de cette thérapeutique touristique. Il écrivait à un ami :

« Je promène de glaciers en sommets les affreuses douleurs qui désolent ma vie. »

Sensible et délicat, souffrant de la promiscuité des hôtels et des tables d'hôte ; il notait dans son carnet :

« Moi, je voudrais être seul un an à la campagne ; ne voir personne que ma femme. Et les enfants venant tous les huit jours. »

Et même il va jusqu'à désirer vivre tout seul, « comme une taupe. »

Ainsi rien ne fut épargné à ce tabétique méconnu : ni les séjours dans le Midi, ni les verres d'eau minérale, ni les voyages d'agrément !

Et encore, sur ce dernier point, on peut considérer Alphonse Daudet comme relativement favorisé, vu qu'il voyagea étant encore parfaitement valide, tandis que son « confrère en infortune » Augustin Thierry se vit prescrire de semblables voyages thérapeutiques, par le D^r Louis, en 1825, alors qu'il était déjà à moitié paralysé et à peu près aveugle.

On dit que les erreurs sont utiles. Méditons donc sur celles-ci, elles le méritent.

La gravité de son état fut révélée à Alphonse Daudet — progressivement et non brutalement comme on l'a prétendu — par Charcot qui, consulté plutôt tardivement, et alors que l'affection était déjà passablement avancée, dut, sans aucun doute, faire le diagnostic du premier coup d'œil.

Ce n'est pourtant pas sans hésitation que le romancier eut recours à son savant ami :

« Conversation avec Charcot. Longtemps refusé de

causer avec lui ; conversation qui m'effrayait. Savoir ce qu'il me dirait ! »

Pourquoi avoir tant différé, puisque le célèbre neurologue était de ses intimes ? Quoi de plus simple et de plus naturel que de demander l'avis d'un ami compétent ?

C'est méconnaître la nature humaine que de parler ainsi !

En tant qu'homme intelligent et cultivé, Alphonse Daudet n'ignorait point ses antécédents pathologiques. Il est possible, il est probable même, qu'il évitait d'y penser, mais il ne les ignorait certainement pas.

Or, on avoue très malaisément à un ami, fût-il doublé d'un médecin illustre, ce que l'on confiera tout naturellement au praticien inconnu devant qui l'on se trouve pour la première fois. L'amitié a de ces pudeurs, surtout l'amitié des hommes du monde.

Mais au surplus le romancier appréhendait de se savoir gravement atteint ; il se cramponnait éperdument à un fragile espoir, à une illusion sur son réel état ; il redoutait, en un mot, la vérité qu'il présentait terrible.

Rien n'est plus humain.

Il ne se résolut donc à cette entrevue avec Charcot que le plus tard possible.

« Je vous garde pour la fin », note-t-il.

Qu'on juge de l'élégance toute mondaine de cette consultation qui eut enfin lieu :

« Jolie causerie, un jour d'été, pendant un déjeuner avec Charcot tout seul.

« La race latine atteinte, brûlée par le soleil. Oh !

ce soleil ! — Canne à sucre en fusion pour l'épine dorsale. »

Comme on voit, Charcot se garda bien d'assommer par une brutale révélation « cet hypersensitif » qu'était Alphonse Daudet.

Mais est-ce parce que son malade était un Méridional et un poète que le grand neurologue crut devoir adorer son mal d'une aussi brûlante et poétique étiologie ? Nullement. Charcot méconnut délibérément la véritable et unique cause du tabes, qui est la spécificité, et ne lui accorda que le rôle de « préparer le terrain ».

Quoiqu'il en soit, il chargea là l'innocent soleil d'un crime que celui-ci n'a point commis envers la race latine !

De cette première consultation de Charcot, Alphonse Daudet n'apprit qu'une seule chose : qu'il avait une maladie de la moelle épinière. Mais quelle maladie ? Peu satisfait de cette incertitude, de cette réticence sous laquelle il devinait une pénible vérité, l'écrivain revint à la charge et demanda à son ami une explication plus franche. Il voulait maintenant la confirmation des sombres soupçons qui le tourmentaient :

« Longue conversation avec Charcot. C'est bien ce que je pensais. J'en ai pour la vie. »

Mais il semble bien que le prudent et circonspect Charcot laissa cette fois encore le romancier dans une relative ignorance quant au diagnostic précis de son mal, sinon comment comprendre la note que voici :

« Et pas une fois, ni chez le médecin, ni à la douche, ni dans les villes d'eau où la maladie se traite, son vrai nom prononcé : maladie de la moelle » !

Alphonse Daudet ne désarma pas, de nouveau il se plaignit, interrogea son médecin et ami...

« Processus », répondait Charcot... et il envoyait son malade à Lamalou.

Le romancier se tourna alors vers les livres. Ce sont certainement ses lectures médicales qui l'ont définitivement édifié sur son propre cas : « ...Les ouvrages de science les plus ardues le passionnaient. » Il note :

« Les livres scientifiques même s'intitulent : « Système nerveux » !

« Duchenne de Boulogne venant réveiller le vieux Privat un soir : « Tous ataxiques ! »

Ainsi éclairé le romancier aura alors l'amère satisfaction de pouvoir écrire en connaissance de cause :

« L'histoire de X... m'apparaît aujourd'hui dans tout son navrement. Ténèbres où il a vécu, avec ce mal de la moelle qui le tenaillait déjà, qu'il traînait partout sans que personne dans ce temps-là y comprît rien. « Oh ! ce X... », disait-on, « malade imaginaire ». Risée de tous les siens avec son clystère, son pot d'eau de guimauve... »

« N'ouvrez pas les gros livres, conseille-t-il cependant, vous n'y récolterez que terreur. »

Pour n'être point un malade imaginaire et avoir une affection dûment reconnue et étiquetée, Alphonse

Daudet n'en fut guère plus heureux quant aux résultats des traitements qu'il suivit.

Devant l'inefficacité des douches, des bains de boue et des eaux de Lamalou, que l'écrivain a surnommé « ataxie-polka », Charcot lui fit subir ce curieux et cruel traitement qu'est la suspension par la méthode de Seyre.

Alphonse Daudet en donne une description saisissante, digne de tenter le pinceau d'un Goya :

« Sinistres, le soir, chez Keller, ces pendaions de pauvres ataxiques. Le Russe qu'on pend *assis*. Deux frères ; le petit noiraud gigotant.

« Je reste jusqu'à quatre minutes en l'air, dont deux soutenu seulement par la mâchoire. Douleur aux dents. Puis, en descendant, quand on me détache, horrible malaise dans la région dorsale et à la nuque, comme si toute ma moelle se fondait. Je suis obligé de m'accroupir et me redresser peu à peu, à mesure — me semble-t-il — que la moelle étirée reprend sa place. »

Et comme résultat :

« ...Crachements de sang que j'attribue à la fatigue congestionnante du traitement. Nul effet curatif. »

Treize pendaions ! C'est certainement après la treizième séance que l'infortuné romancier nota d'une main défaillante :

« Tout fuit... La nuit m'enveloppe... Adieu, femme, enfants, les miens, choses de mon cœur...

« Adieu mon cher moi, si voilé, si troublé... »

Une violente hémorragie par la bouche, suivie d'une syncope qui faillit être mortelle, tel fut l'effet

de cette cure audacieuse de Charcot. « Toujours est-il, dit Cabanès, qu'il en résulta un certain froid entre l'écrivain et le savant ».

Non certes, Alphonse Daudet n'eut pas à se louer des soins reçus de trois grands docteurs de son temps, lesquels ont cependant fait pour lui tout ce qu'ils pouvaient *alors* faire.

Il en conçut quelque amertume à l'endroit des hommes de l'art :

« Des médecins font bâtir à Lamalou, note-t-il, ils ont la foi ! — et des chapeaux noirs ! »

II. — *Le Léthé*

« Bercement divin des nuits de morphine... »

A. DAUDET : *La Doulou*.

Il se trouva pourtant « un très vieux, très sage et très savant magicien plus chargé de gloire et d'honneurs que tous les médecins de la terre », qui eut pitié de l'infortuné poète et le secourut. C'était « le divin Opium. »

Alphonse Daudet entra dans la morphinomanie par « la porte de la douleur ». C'est la seule excusable. Mais s'il fut un fidèle de la drogue, on a le devoir d'ajouter qu'il n'en fit qu'un usage modéré et prudent. Et si toute toxicomanie passe par les quatre phases classiques, phases de l'euphorie, de la lutte, du besoin et de la déchéance, il est juste de dire à la louange d'Alphonse Daudet, qu'il ne connut jamais les deux dernières, celles précisément qui constituent la terrible rançon des bienfaits de l'opium et de ses dérivés.

Le romancier dut s'adonner à la morphine de bonne heure, peut-être dès le début de ses douleurs, partant dès les premiers échecs thérapeutiques. Naturellement il fut initié par un « confrère en souffrance » :

« Visite à la petite maison, là-bas... (1). Passé là

(1) Chez M. X..., malade, lui aussi, et morphinomane.

trois heures charmantes ; la piqûre ne m'a pas trop bouleversé, toujours rendu bavard, extravasé. Toute cette fin de la journée un peu roulante et comme absinthée. »

Les matins qui suivent les piqûres ne sont pas, non plus, sans attrait :

« Réveil du jardin, le merle ; dessin de son chant sur la pâleur de la vitre : on dirait que c'est dessiné avec la pointe de son bec, ramagé ! »

C'est charmant.

Certaines associations médicamenteuses procurent à l'écrivain des sensations qui le ravissent :

« Les soirs de morphine, effet du chloral. L'Erèbe, le flot noir, opaque, plus le sommeil à fleur de vie, le néant.

« Quel bain, quelles délices quand on entre là-dedans ! Se sentir pris, roulé ! »

Qui aurait le courage de reprocher au poète-martyr ce « paradis artificiel »... si vite perdu ?...

Car la phase euphorique fut de courte durée, et la « lune de miel » n'a pas été absolument sans nuages...

Ainsi, après une journée de délices, «... mauvaise nuit, réveillé en sursaut à trois heures ; pas de douleur mais des nerfs et la peur de la douleur. »

« J'ai du reprendre du chloral... »

Une autre fois il ressent « au matin, douleurs, morsures... »

Puis l'écrivain constate la durée trop éphémère de l'action analgésique de la morphine :

« Chaque piqûre interrompt la douleur pour trois ou quatre heures. Après viennent les « guêpes », arpillonnements çà et là précédant la douleur cruelle, installée. »

Bientôt Alphonse Daudet dut reconnaître franchement les inconvénients du toxique :

« Si piqûre dans la nuit, après le chloral, sommeil interrompu, fini jusqu'au matin. Agitation, toutes les idées en rumeur, succession frénétique d'images, de projets, de sujets, — lanterne magique. Le lendemain, fumée dans la tête, disposition au tremblement. »

Peut-être aussi, y a-t-il eu un certain abus à un moment donné :

« Piqûre de morphine faite plusieurs fois à un certain endroit de la jambe : picotement suivi d'une insupportable brûlure dans le dos, le haut du torse, à la face, aux mains. Sensation sous-cutanée, sans doute superficielle, mais terrorisante. On sent l'apoplexie au bout. »

La note qui suit est très significative, c'est déjà presque un avertissement : « ...impossibilité de m'en déshabituer... » et cela malgré les troubles digestifs, les nausées, les vomissements que le toxique lui occasionne.

Averti sans doute des inconvénients et des dangers de la morphine, Alphonse Daudet semble avoir eu le courage d'y renoncer complètement pendant quelque temps, en lui substituant d'autres drogues. Mais bientôt il trouva le chloral « lourd », l'antipyrine « sans joie » ; l'acétanilide « l'assommait ». La tentation revint et le ressaisit :

« Depuis longtemps déjà, depuis le bromure, je n'avais pas eu recours à la morphine... »

Dans cette lutte l'écrivain est rapidement vaincu :

« La petite maison de la rue***. J'y pense. Puis j'y vais. Soulagé dès l'arrivée. Douceur. Jardin. Un merle qui chante... »

Mais, la piqûre faite, l'angoisse, le remords s'emparent de lui :

« Jambe fauchée. Sans douleur. Terreurs. »

Alphonse Daudet eut finalement la sagesse de réduire au minimum ses doses de morphine. Il ne put y renoncer tout à fait. Il conserva ainsi à la drogue une reconnaissance justifiée et la défendit même contre ses détracteurs.

« Morphine, écrit-il, anesthésique que rien ne remplace. Colères imbéciles qu'il suscite. Mais est-ce que l'opium n'était pas là auparavant ? Benjamin Constant, Mme de Staël en abusaient. Je vois dans la correspondance d'Henri Heine qu'il en prenait tous les jours à forte dose... »

Et il ajoute :

« Si j'écrivais un éloge de la morphine, je parlerais de la petite maison de la rue*** ».

Donc, si Alphonse Daudet fut un morphinomane, il le fut avec sagesse et modération, il le fut par nécessité, dans le seul but d'apaiser ses cruelles souffrances. Il usa et n'abusa pas. Pour lui la morphine fut un bienfait ; non-un vice.

Aussi, c'est à juste titre qu'il ajouta son tribut de reconnaissance à la somptueuse couronne de louanges tressée par tant de mains célèbres à la gloire du « juste, subtil et puissant opium. »

CONCLUSION

Alphonse Daudet a souffert et mourut en grand et digne ouvrier des lettres qu'il était.

Il tomba au travail, en méditant, en préparant une œuvre sur Lamalou, qui eût, sans aucun doute, intéressé grandement les médecins.

« Mon père est mort, écrit M. Léon Daudet, avant d'avoir consacré à cette station thermale où l'on soigne les grandes maladies nerveuses, notamment le tabes, le livre qu'il projetait sous le titre « La Doulou ». Lui seul pouvait l'écrire, avec cette double vision poétique et sincère qui lui appartenait en propre. »

En mars 1895 le romancier formait déjà le projet de cette œuvre : « Si je n'étais pas entièrement pris par mon livre (1), confiait-il à Edmond de Goncourt, je trouverais de belles choses à écrire sur la douleur. »

La mort en disposa autrement...

Du moins, faisant à la fois œuvre d'observateur et d'observé, le génial écrivain nous laissa sur le tabes, et en particulier sur les manifestations sensibles du tabes, cette vivante et précieuse leçon clinique, cet essai subjectif unique, qu'est « La Doulou ».

Laissons parler maintenant ceux qui ont publié cette œuvre posthume du maître.

(1) La Petite Paroisse.

« Si Alphonse Daudet avait connu avant de mourir ce qu'il avait pu redouter, si sa mort avait été précédée de toutes les horreurs de l'amoindrissement intellectuel et qu'il eût fallu faire le silence sur ses derniers jours, « La Doulou » aurait été impossible à publier, apparaissant ainsi comme l'antichambre tragique de cet *in pace* auquel il fait allusion. Mais il est mort foudroyé, plus maître que jamais de son génie, de sa rayonnante individualité, de son expérience incomparable, et « La Doulou » n'est plus qu'une des preuves — la plus triste, mais peut-être la plus féconde — de cette expérience.

« Le temps, à mesure qu'il s'éloigne, laisse dans la pénombre ce qu'il éclairait cruellement et projette sa lumière sur ce qu'on ne pouvait voir jadis.

« Aujourd'hui les cris de douleur qui s'élevaient de ces pages sont devenus des « communiqués » de défaites physiques, de victoires morales, échos immortels d'une voix qui dit : « Vous tous qui souffrez, faites de votre souffrance un motif d'élévation, utilisez votre mal pour oublier votre mal, pour devenir bons, pour devenir meilleurs ; pensez à moi qui, en plein bonheur, en pleine gloire, me suis vu brusquement condamné à mort, et n'ai plus songé qu'à étudier ma souffrance pour la laisser en exemple à mes sosies en douleur. »

Alphonse Daudet est grand, et il appartient à l'histoire.

Sa mémoire ne sera certes pas diminuée par cette étude clinique.

Que ses mânes apaisés continuent à goûter le repos et l'oubli que la mort compatissante apporte aux pauvres humains torturés.

Vu, le Doyen :

BALTHAZARD.

Vu, le Président de Thèse :

LAIGNEL-LAVASTINE

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

- Archives d'anthropologie criminelle*, de Lacâssagne, 1894-1895 : Enquête sur les hommes de génie. Réponse d'Alphonse Daudet.
- BOIGEY (Dr Maurice). — Confidences d'un tréponème pâle ; Paris, 1918.
- CABANÈS (Dr). — Une conversation avec Alphonse Daudet ; *Chronique médicale* ; 15 février 1896. — La dernière maladie et la mort d'Alphonse Daudet ; *Chronique médicale* ; 1^{er} janvier 1898.
- DAUDET (Alphonse). — Œuvres complètes, *passim*.
- DAUDET (Mme Alphonse) (Julia Allard). — Notes sur la vie d'Alphonse Daudet ; 1910.
- DAUDET (Ernest). — Mon frère et moi ; 1882.
- DAUDET (Dr Léon). — Alphonse Daudet, 1898. — L'Hérédo. — Le Monde des Images, 1925. — L'Homme et le Poison, 1925. — La Lutte (Roman d'une guérison). — Le Rêve éveillé, 1926. — Devant la Douleur.
- EBNER (André). — Avant propos de « La Doulou ».
- FAISANT (Dr). — *Bulletin de la Société des Médecins praticiens*. Communication à la séance du 10 avril 1908.
- GONCOURT (Edmond et Jules de). — Journal, *passim*. (V. notamment : t. VI, pp. 78 et 300 ; t. VII, pp. 197 à 291 ; t. VIII, pp. 21 et 22).
- Le Journal*, Paris, 8 novembre 1925 (Compte rendu de l'audience du procès Bajot-Léon Daudet).
- LE ROUX (Hugues). — Notre patron Alphonse Daudet, Paris, 1888.
- REGNAULT (Dr Félix). — L'ataxie d'Alphonse Daudet ; *Revue moderne de Médecine et de Chirurgie*, n° 4, Paris 1931. — « La Doulou » ; *Revue moderne de Médecine et de Chirurgie*, n° 11, Paris, 1931.
- Revue Encyclopédique*, 15 janvier 1898. — Alphonse Daudet. — (Articles de : P. et V. Marguerite, Alphonse Daudet intime. — G. Pellissier, Alphonse Daudet romancier. — G. Geoffroy, Le Théâtre d'Alphonse Daudet. — A. Marin, La jeunesse d'Alphonse Daudet. — A. France, J. Lenâtre, E. Faguet, E. Zola, P. Loti, F. Coppée, J. Rodenbach, R. de Gourmont, R. Boylesve : Opinions sur Alphonse Daudet).
- ROUSNY aîné (J.-H.). — Torches et lumignons. Paris, 1929.
- THIEME (Hugo P.). — Guide bibliographique de la littérature française, 1917.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	7
L'INFECTION PREMIÈRE	11
LA LOCALISATION MÉDULLAIRE	15
I. — Commencements	15
II. — L'ataxie	23
III. — La paralysie	37
IV. — La fin	41
LE MAL MORAL	45
LA THÉRAPEUTIQUE	55
I. — Remèdes	55
II. — Le Léthé	65
CONCLUSION	69
BIBLIOGRAPHIE	73

Imprimerie Scientifique des Editions Vega. — Paris. — 1932

